

ASKLÉPIOS

Bulletin de l'association des amis du musée du Service de santé des armées au Val-de-Grâce



Directeur de publication : Olivier Farret – Rédacteur en chef : François Eulry
Imprimeur : SCA/CIM/DIV IR/PGP (ministère des Armées) Paris - Prix : 5 euros
Dépôt légal : décembre 2020 – ISSN : 2677-5174

numéro 6

Sommaire

<i>Le mot du président</i>	1
<i>Le mot du rédacteur en chef</i>	2
<i>Jean Marc Gaspard Itard : Du Val-de-Grâce à l'Institut des Sourds-muets</i>	2
<i>Gérald Mesny en Chine (2^{ème} partie)</i>	6
<i>Leçon inaugurale à l'EVDG (2020)</i>	11
<i>La croix de la Légion d'honneur et la croix de Guerre remises à l'EASSM (18 Juin 1951)</i>	12
<i>Annonce officielle</i>	13
<i>Connaissance du Val-de-Grâce (Des locaux des moniales au musée et à la bibliothèque centrale du SSA)</i>	13
<i>La vie du musée du SSA</i>	15
<i>Ouvrage à paraître</i>	19
<i>Annonce de l'assemblée générale de l'AAMSSA (année 2020)</i>	20

Le mot du Président

Chers adhérents et amis,

Notre pays traverse des heures sombres, cependant nous devons garder en mémoire celles qui ont jalonné l'existence de nos aînés ; elles étaient autrement plus tragiques. Le 19 octobre, à l'Arc de Triomphe, sous la haute autorité de la directrice centrale, le Service de santé des armées (SSA), accompagné de ses associations, SEVG, ASNOM, GORSSA et AAMSSA, a rendu un vibrant hommage aux Morts du Service. Sur l'un des piliers de l'Arc sont gravés les noms de Larrey, Percy et Desgenettes, trois grandes figures de l'histoire du soutien médical aux armées. Malgré les vicissitudes actuelles, l'AAMSSA se doit de continuer son action pour le rayonnement du SSA et la valorisation du musée, un de ses pôles mémoriels. En 2019, l'association a participé, dans la mesure de ses possibilités, à l'achat par la SEVG du groupe des brancardiers en fonte de bronze « *Dans les boues de la Somme* » de Gaston Broquet (Asklépios n°4). Récemment, l'AAMSSA vient d'acquérir une maquette de l'ambulance mobile, le *Wurst*, du baron P.F. Percy, chirurgien de la Grande Armée (p.18). Avec l'ambulance de D.J. Larrey, le *Wurst* a contribué aux premiers soins des blessés sur les champs de bataille du Premier Empire.

En ces mois d'incertitude sanitaire, malgré les reports itératifs des conférences du Comité d'histoire, du colloque « *Quinine et Paludisme 1820-2020* », je tiens à vous exprimer, au nom du conseil d'administration, toute notre reconnaissance pour le soutien fidèle que vous portez à l'AAMSSA. Si l'impression de votre bulletin se passe dans de bonnes conditions, vous le recevrez dans cette période où cette funeste année 2020 s'effacera pour laisser la place à 2021.

Le président, le bureau, le conseil d'administration vous adressent leurs souhaits les plus chaleureux pour une année que nous espérons meilleure pour tous « *Reprenez espoir et courage, il est peu de maux qui soient sans remède* » (Pedro Calderón de la Barca, dans M. Damas-Hinard, Théâtre espagnol, *Le géôlier de soi-même*, Librairie Charles Gosselin, 1841 (books.google.fr))

MGI (2s) Olivier Farret

Le mot du rédacteur-en-chef

Voici, malgré le retour de contraintes imposées par la Covid, votre dernier numéro de l'année, celle de tous les soucis, imprévus et innovations pour faire face, paru dès que ce fut possible... L'épidémie n'a épargné personne, par l'infection elle-même, ou par ses conséquences familiales ou sociales. Notre bulletin se compose en télétravail, mais son impression peut être retardée par le confinement. Les membres du bureau, dont Mme Boumekred, trésorière-adjointe assidue et valeureuse, et Mme Lacoïnta si dévouée, continuent de communiquer et reprendront dès que possible les rencontres hebdomadaires des mardis et mercredis.

Ce numéro vous annonce l'assemblée générale de janvier 2021 et la conférence de notre président. Il est riche des personnages et sujets traités : *J. M. G. Itard*, élève de D. Larrey, pionnier de l'éducation spécialisée, la pédopsychiatrie, l'otologie et l'orthophonie ; la mémoire de notre Ancien *Gérald Mesny* (2ème partie), après sa mort de la peste qu'il combattait en Chine ; le pharmacien chef des services *Frédéric Dorandeu*, titulaire de la chaire de recherche appliquée aux armées prononçant la leçon inaugurant l'année universitaire 2020-2021 à l'EVDG ; l'École d'application du service de santé militaire décorée par le président de la République (1951) ; l'histoire de la bibliothèque centrale du SSA ; au musée, l'œuvre de JB Larrivé, le rappel des excellentes expositions en cours et une acquisition toute récente grâce à l'AAMSSA.

Le nombre de nos adhérents à jour de cotisation a un peu diminué : est-ce l'effet du confinement et de la hausse de l'épargne ? L'AAMSSA a besoin de vous. Merci aux retardataires de se mettre à jour.

Certains d'entre vous voudront peut-être faire part à nos lecteurs de faits appartenant à leur histoire dans le SSA, même récente... face par exemple à l'épidémie actuelle ? N'hésitez pas, Asklépios est votre bulletin.

MGI (2s) François Eulry

Jean Marc Gaspard Itard : du Val-de-Grâce à l'Institution des sourds-muets.

Jean Marc Gaspard Itard a connu la célébrité à la suite de la prise en charge de « l'enfant sauvage de l'Aveyron ». Mais son parcours original et son œuvre scientifique dépassent largement cette unique tentative éducative. Itard fut, en effet, un praticien aux multiples facettes. Et selon le métier ou la spécialité que l'on exerce, on ne connaît souvent qu'un des domaines où il est considéré comme un précurseur.

Issu d'une famille de négociants, Jean Marc Gaspard Itard est né le 24 avril 1774 à Oraison en Provence. À l'âge de 8 ans, il quitte la maison paternelle pour rejoindre Riez où son oncle, alors chanoine de la cathédrale, va diriger son éducation. Ses études débutées au collège de Riez se terminent à Marseille chez les Oratoriens. A l'issue, son père, cherchant à éveiller chez lui le goût du négoce, le place dans une grande banque de Marseille. Mais ce domaine d'activité ne suscite pas chez lui l'intérêt espéré. Sur ces entrefaites, le jeune Itard est appelé à la défense du pays lors de la levée en masse de 1793 et son avenir va s'en trouver bouleversé. Il bénéficie des relations de son oncle qui le fait affecter à l'hôpital militaire de l'armée d'Italie, installé à Solliès pendant la durée du siège de Toulon. Dès que la ville est reprise aux anglais, l'hôpital militaire s'y installe et Itard y occupe les fonctions d'aide-chirurgien.

Le destin de Jean Itard va basculer avec la rencontre de Dominique Larrey, alors chirurgien en chef de l'armée d'Italie et en attente d'un départ pour la Corse, mission qui finalement n'aura pas lieu. L'enseignement de l'anatomie et de la chirurgie dispensé par le maître est le révélateur d'une véritable vocation chez ce jeune provençal. Dominique Larrey remarque cet élève et lorsqu'il revient à Paris en 1796, Itard l'accompagne et travaille sous son autorité au Val-de-Grâce. Itard s'inscrit à l'école de médecine (1797) et devient l'élève de Philippe Pinel qui suscite chez lui une grande admiration. À cette époque, il rencontre Jean-Etienne Dominique Esquirol avec qui des liens d'amitié durables se tissent. Apprécié pour son implication à l'étude de la chirurgie et ses qualités propres, Itard est nommé chirurgien de troisième classe au Val-de-Grâce le 8 mai 1798.

Un jour, un accident se produit à l'Institution des sourds-muets, située dans le faubourg Saint-Jacques, à proximité du Val-de-Grâce. Itard donne des soins appropriés au blessé, assurant ainsi son rétablissement. A partir de cet épisode et durant les mois suivants, c'est lui que les responsables de l'Institution des sourds-muets viennent solliciter au Val-de-Grâce pour tout problème médical. Finalement, l'abbé Sicard, directeur de l'Institution des sourds-muets, lui propose de devenir le médecin de l'établissement, poste nouvellement créé. Jean Itard accepte et prend ses nouvelles fonctions à la fin de l'année 1800. Il continue cependant à assurer son service au Val-de-Grâce tous les matins.

En août 1800, soit 4 mois avant l'arrivée de Jean Itard, l'Institution des sourds-muets accueille l'enfant connu sous le nom de « sauvage de l'Aveyron ». Cet enfant âgé de onze ou douze ans aurait été abandonné vers l'âge de 5 ans. Il a grandi sans aucun contact avec les hommes et a été découvert à l'état sauvage dans une forêt de l'Aveyron. L'enfant qui ne parle pas est alors

considéré comme sourd et se trouve confié, par décision gouvernementale, à l'Institution des sourds-muets à Paris. L'abbé Sicard, conscient des difficultés prévisibles de la prise en charge de cet enfant, en confie l'éducation à Itard. A son arrivée à Paris, le « sauvage de l'Aveyron » est examiné par Philippe Pinel, qui vient de publier le « *Traité médico-philosophique sur l'aliénation mentale ou la manie* ». Il explique dans cet ouvrage le « traitement moral » de la folie qui est le premier pas vers ce que l'on nomme aujourd'hui les approches psychothérapeutiques des maladies mentales. Philippe Pinel considère l'enfant comme un « idiot incurable » et estime qu'il est illusoire de vouloir le socialiser ou l'éduquer. Tout autre est l'opinion de Jean Itard qui pense que l'état de l'enfant n'est pas irréversible et peut être amélioré par une éducation adaptée. A l'âge de 26 ans, Itard se lance dans l'éducation de « l'enfant sauvage de l'Aveyron » et décide d'appliquer les principes du « traitement moral » à son éducation.

Itard consacre quatre années à la prise en charge de cet enfant qu'il prénomme Victor. Rapidement, Itard se rend compte que Victor n'est pas sourd. Itard met en œuvre un programme pédagogique et observe les progrès de Victor essentiellement en termes d'attention, de comportement et de socialisation, rendant possible la vie quotidienne dans un environnement encadré, notamment familial. Le rôle de sa gouvernante, Mme Guérin, est déterminant, également sur le plan de l'éducation et du développement de l'enfant.

*Jean Marc Gaspard Itard (1774-1838) / J. Vialls.
Huile sur toile. Original détenu par l'Institut national
de jeunes sourds de Paris*

En revanche, malgré tous les efforts consentis, l'acquisition du langage reste au stade d'ébauche et le mutisme de son élève rend Itard très perplexe. Cette expérience éducative est relatée et publiée en 1801 dans un mémoire qui s'intitule : « *De l'éducation d'un homme sauvage ou des premiers développements physiques et moraux du jeune sauvage de l'Aveyron* ». Ce mémoire stupéfie la communauté scientifique et rend son auteur célèbre. En traduisant ce mémoire en anglais, Itard étend sa célébrité à l'Europe et au-delà, notamment

outré-Atlantique. L'empereur de Russie, interpellé par cette expérience pédagogique, veut lui témoigner son admiration en lui offrant un bijou de grande valeur et en lui proposant de venir s'installer à Saint-Petersbourg. Itard décline la proposition. En 1806, il adresse au ministre de l'Intérieur un « *Rapport sur les nouveaux développements et l'état actuel du sauvage de l'Aveyron* ». Itard reconnaît que les progrès de Victor ne sont pas à la hauteur de ses espérances initiales. Certes les progrès existent si l'on se rappelle l'état dans lequel se trouvait « l'enfant sauvage » à son arrivée à Paris. Mais l'échec est patent en ce qui concerne l'acquisition du langage. Devant le mutisme persistant de Victor, Itard écrit : « *Mon espérance fut entièrement déçue... voyant la continuité de mes soins et la succession du temps n'opérer aucun changement, je me résignai à terminer*



là mes dernières tentatives en faveur de la parole, et j'abandonnai mon élève à un mutisme incurable ». Victor ne progressant plus est confié à sa gouvernante qui l'héberge au n° 4 de l'impasse des Feuillantines jusqu'à sa mort, survenue en 1828.

Pendant la prise en charge de Victor, Itard poursuit la préparation de sa thèse (appelée « dissertation » à l'époque) sur le « pneumothorax » dont la soutenance a lieu le 19 juin 1803. Toujours affecté au Val-de-Grâce, il est nommé chirurgien de deuxième classe le 3 juin 1803. En janvier 1805, on lui propose un poste de chirurgien aide-major au 11ème régiment de

ligne à Utrecht. Très investi dans ses nouvelles fonctions, Itard présente alors sa démission en mettant en avant des problèmes de santé.

Ainsi se termine son lien avec le service de santé. À partir de 1804, Itard recentre son activité sur la pratique de la médecine. Tous les matins, il exerce la médecine libérale au centre de Paris et se retire ensuite au faubourg Saint-Jacques pour donner ses soins aux sourds-muets. Également, c'est à partir de cette époque qu'il se consacre largement à l'étude des maladies de l'oreille.

Il reçoit la Légion d'honneur en 1814, en même temps que son maître Philippe Pinel et son ami Esquirol. En 1822, il fait partie, avec Pinel, du premier contingent qui accède à la toute jeune Académie royale de médecine.

cine. Puis sa santé se dégrade progressivement, l'obligeant à réduire toutes ses activités. A partir de 1836, il loue une maison dans le parc de Beauséjour à Passy et s'y retire souvent pour se reposer. Il meurt à Passy le 5 juillet 1838 à l'âge de 64 ans, soit 10 ans après son protégé Victor. Il repose au cimetière du Montparnasse. Demeuré célibataire, il lègue à sa mort, à l'Académie de médecine une rente annuelle de 1 000 francs destinée à récompenser, par un prix triennal, le meilleur mémoire de médecine pratique et de thérapeutique appliquée. Également, l'Institution des sourds-muets se voit allouer une somme annuelle de 8 000 francs afin de créer un cours complémentaire d'instruction pour les élèves sourds en privilégiant le langage oral.

Itard a développé une activité scientifique considérable touchant à de nombreux domaines. Alors que les résultats de la tentative d'éducation de « l'enfant sauvage de l'Aveyron » ne sont pas à la hauteur de ceux escomptés, la stratégie et les méthodes pédagogiques adoptées par Itard n'en demeurent pas moins très innovantes pour l'époque, forçant l'admiration de ses contemporains. Itard développe des concepts modernes d'éducation basés sur un véritable programme éducatif avec des objectifs clairement définis. Il s'agit d'une démarche psychopédagogique faite d'une succession de mises en situation avec évaluation permanente et adaptation selon les résultats. Pour atteindre les objectifs fixés, il imagine et développe un matériel pédagogique spécifique, souvent ludique, mais aussi évolutif, en fonction des progrès de son élève. Pour ces raisons, Itard est considéré comme le promoteur de l'éducation adaptée et le fondateur de la pédagogie expérimentale. Il a ouvert la voie à l'éducation des enfants présentant un handicap mental. Ses concepts et méthodes seront développés et adaptés à l'éducation des enfants déficients mentaux par son élève Édouard Seguin. De même, Maria Montessori s'inspirera des travaux du docteur Itard et utilisera son matériel pédagogique en l'adaptant à sa méthode éducative.

Malgré tous les efforts déployés dans la prise en charge de Victor, enfant normo-entendant, l'absence d'acquisition du langage ne pouvait être mise sur le seul compte de la longue privation de relations humaines et incita Itard à rechercher d'autres explications.

En 1828, l'année même de la mort de Victor, dans un mémoire présenté devant l'Académie de médecine, Itard décrit le « *Mutisme produit par la lésion des facultés intellectuelles* », envisageant ainsi le diagnostic différentiel des surdi-mutités et ouvrant la voie à des causes psychologiques. Pour Gineste, Itard réalise dans ce mémoire une description évoquant la psychose infantile sans langage. L'approche psychothérapique de « l'enfant sauvage » ainsi que les différents travaux publiés par Itard participent à le considérer comme un des

pionniers de la pédopsychiatrie. Signalons que Jean Itard avait entrepris la rédaction d'un traité des maladies mentales qui est resté inachevé.

Itard est également considéré comme un des précurseurs de l'otologie moderne. Alors qu'en ce début du XIX^{ème} siècle, les maladies de l'oreille suscitent peu d'intérêt, Itard publie en 1821 le « *Traité des maladies de l'oreille et de l'audition* », premier ouvrage de cette ampleur. La classification adoptée par Itard permettait de séparer les maladies de l'oreille et les troubles de l'audition. Il y décrit une méthode de cathétérisme tubaire passée à la postérité. Ce traité participe à le considérer comme un des fondateurs de l'oto-rhino-laryngologie, spécialité qui n'existe pas encore. Le retentissement de cet ouvrage fut tel que l'Académie de médecine prit l'initiative d'en réaliser une deuxième édition en 1842, après la mort de son auteur.

En tant que premier médecin de l'Institution des sourds-muets, Itard s'est investi dans la prise en charge à la fois médicale et éducative des pensionnaires sourds et mutiques et a ainsi eu l'opportunité de réaliser des recherches dans le domaine de leur rééducation. Itard a cherché à sortir les sourds-muets de leur isolement. Il les a observés attentivement, a étudié leur comportement, leurs habitudes et s'est rendu compte que nombre d'entre eux conservaient des capacités auditives minimales mais insuffisantes pour l'acquisition de la parole. Cherchant à obtenir le meilleur bénéfice de ces « reliquats auditifs », Itard essaya, à partir de 1805, de « fortifier » l'oreille par l'exercice, ce qu'il appela « *l'éducation physiologique de l'oreille* ». Cette idée fort novatrice pour l'époque et qui fut reprise plus tard, montra des résultats encourageants mais qui restèrent limités. Également, désireux d'apprendre à parler aux sourds, il a œuvré en faveur de la démutisation des malentendants et a mis au point une méthode d'éducation orale dont il sera le grand défenseur. Il créa un cours appelé « *classe d'articulation* », centré sur l'enseignement de la parole et de la lecture sur les lèvres. En s'intéressant plus globalement à tous les troubles de la parole et du langage (dont le bégaiement) et à leur rééducation, Itard a joué un rôle indéniable dans l'émergence de l'orthophonie en France.

Enfin, signalons que dans le domaine neurologique, Itard a décrit en 1825 le premier cas caractéristique d'un syndrome de Gilles de la Tourette, qui ne sera ainsi appelé que 60 ans plus tard. En 1885, Gilles de la Tourette écrira à propos de l'observation de Jean Itard : « *Cette observation que l'on trouvera en tête de celles que nous avons recueillies est extrêmement concluante et d'autant plus intéressante que la malade qui en fait l'objet a vécu jusqu'en 1884, et a été vue par M. le professeur Charcot, qui a contrôlé le diagnostic rétrospectif* ».

Ainsi, la destinée du jeune provençal Jean Marc Gaspard Itard a été complètement modifiée par sa rencontre avec Dominique Larrey qu'il a suivi au Val-de-Grâce. Sa tentative d'éducation de « l'enfant sauvage de l'Aveyron » a connu un regain d'intérêt en 1970 grâce au film de François Truffaut « *L'enfant sauvage* », tourné en partie à l'Institut national de jeunes sourds de Paris. François Truffaut y interprète lui-même le rôle du docteur Itard. Actuellement, l'ensemble de son œuvre scientifique le fait considérer comme un pionnier dans différents domaines dont l'éducation spécialisée, la pédopsychiatrie, l'otologie et l'orthophonie.

MGI (2s) Jean-Bertrand Nottet

Bibliographie

Thierry Gineste. *Victor de l'Aveyron. Dernier enfant sauvage, premier enfant fou*. Collection Pluriel Psychiatrie, Hachette Littératures, 2004, 649 pages.

A. Bousquet. *Éloge historique de M. Itard prononcé à l'Académie de médecine le 1er décembre 1839*. Publications du Progrès médical, Paris, 1894. Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France.

J. Constant. *Jean Marc Gaspard Itard (1774-1838)*. Neuropsychiatrie de l'enfance et de l'adolescence, 2014, 62, 128-130.

G. Dupuis. *Jean Marc Gaspard Itard : entre autisme et surdiminution*. Annales françaises d'oto-rhino-laryngologie et de pathologie cervico-faciale, 2013, 130, 47-52.

Remerciements à l'Institut national des jeunes sourds (INJS) de Paris pour son aimable contribution iconographique.

Gérald Mesny médecin militaire français au service de la Chine (2^{ème} partie)

NDLR : La 1^{ère} partie est parue dans le numéro 5 d'Asklépios. Nous y faisons connaissance de ce médecin entré à Santé navale en 1890, devenu médecin de marine, affecté au Sénégal puis, après un passage à Brest, en Chine, où il rejoignit le corps expéditionnaire international (1900) et devint pour onze ans l'acteur dévoué de la médecine, de son enseignement et de la lutte contre la peste dont il mourut le 12 janvier 1911.

Sitôt son décès, le journal russe d'Extrême-Orient "Noaya Jisni" écrit : « (...) à l'hôpital des isolés est décédé le directeur de l'École de médecine de Tien-tsin envoyé par le gouvernement chinois, le bactériologue Mesny. Ce brave français a combattu la peste sans penser que son grand dévouement pouvait lui être fatal. (...) Mesny examinait un malade et lui donnait tous les soins (...) Le soir il se sentit indisposé. (...) il comprit de suite qu'il était perdu, mit ses affaires en ordre, demanda à être transféré à l'hôpital. Ses collègues russes firent de leur mieux pour sa guérison, mais comme lui-même le disait (...) il avait encore deux jours à vivre.

(... demandant de) ne prévenir sa famille qu'après son décès. (...) il s'inquiéta jusqu'à sa mort qu'on ne l'approchât pas (...)

Pour le *journal de Tien-tsin*, il est tombé au champ d'honneur : « *Nous saluons sa mort qui est belle et bien digne d'un Français* ». Le journal ajoute un détail poignant : « *Madame Mesny, qui se sentait inquiète avait télégraphié à son mari. La dépêche arrivant trop tard lui fut retournée avec la mention « décédé » et c'est ainsi qu'elle apprit la fatale nouvelle* ».

Mesny désirait que son corps fût livré aux flammes. En fait il est placé dans un cercueil et enterré par les soins des Russes ; l'incinération se fera bien plus tard. Le grand hôtel de la gare est fermé 48 heures pour être désinfecté. Le docteur Haffkine recueille les objets personnels de Mesny.

Sa mort produit une émotion considérable en Chine et en France. Le 14 janvier, le maire de Brest, averti par télégramme, a le triste devoir de l'annoncer à son père, le docteur Ange Mesny. Paul Claudel, apprenant en France la nouvelle, commentera largement dans son journal¹ « *La mort héroïque du docteur Mesny.* »



Le médecin major de 2^e classe Mesny, qui conservera ce grade jusqu'à sa mort (archives Garcia-Mesny)

¹ Édition La Pléiade, Galimard p184-185

L'appui des diplomates français

Chaque échelon du corps diplomatique prend grand soin de la défense des intérêts matériels de la famille de cet officier français :

Le **nouveau consul de France** à Tien-Tsin, **Gaston Kahn**, écrit le 16 janvier à Stéphane Pichon, ministre des affaires étrangères (AE) : « (...) lettres écrites par Mesny le 10 janvier, très lucides, pleines de conseils pratiques sur les précautions à prendre, puis : “ Nous sommes débordés. Il n’y a plus rien à faire, qu’à voir mourir et à mourir à son poste “ (...) *La nouvelle de ce malheur a été reçue ici et à Pékin (...) avec consternation. (...) La disparition d’un homme qui avait bravé et combattu toutes les épidémies (...), laisse (...) un vide qui ne sera pas comblé de longtemps. Le docteur Mesny n’avait pas encore été ni décoré ni promu à la 1ère classe de son grade, malgré l’éclat et la durée de ses services et malgré les propositions réitérées faites en sa faveur par le consulat, la légation et le département au ministère de la guerre.*

(...) le docteur Mesny n’avait pas d’ordre (...) il faudra longtemps pour voir clair dans les papiers laissés par le défunt (...) qui peuvent avoir été brûlés par prudence, lors du décès (...) appeler votre bienveillante attention et celle de Mr le ministre de la guerre sur la situation de la veuve et de ses enfants (...) Mort « officier en mission hors cadre (...) pour combattre une épidémie qui menace le corps d’occupation français (...) ne serait-ce pas possible de le considérer comme mort en service commandé ? (...) »

Stéphane Pichon, ministre des AE écrit le 6 février au ministre de la guerre : « (...) docteur Mesny, médecin major de 2ème classe de l’armée coloniale, décédé à Kharbine (...) a contracté la peste pulmonaire qu’il avait tenu à aller combattre sur place... (J’insiste) sur les services rendus par cet officier (...) pour lequel depuis trois ans j’avais sollicité de votre département la Croix et le grade supérieur. J’espère que les règlements permettront de (le) considérer comme ayant perdu la vie en service commandé, (...) à protéger notre corps expéditionnaire contre l’épidémie de peste... »

Collaret, l’attaché militaire (légation de France en Chine), s’adresse au ministère de la guerre : « Objet : mort du médecin major Mesny et nomination du Docteur Ségalen. (...) Le gouvernement chinois a donné un témoignage pécuniaire de sa reconnaissance envers la famille (...) une veuve et deux enfants. (...) Le docteur Ségalen, médecin de marine détaché comme élève-interprète en Chine, a posé sa candidature : il part de Pékin où il se consacrait à l’étude du chinois pour

Shan-Hai-Kouan où il prendra la direction du service de la quarantaine. L’attitude de nos médecins militaires qui n’hésitent pas à affronter le danger réel présenté par cette épidémie à forme mal étudiée et particulièrement redoutable, présente un heureux contraste avec la pusillanimité (de) beaucoup de résidents étrangers. » (document SHAT²)

Chabaneix succède à Mesny

Fin janvier, avec Victor Segalen en mission en Chine, Chabaneix prend les mesures nécessaires à la frontière du Pet chili et de la Mandchourie et met en quarantaine Shan-Hai-Guan où la Grande Muraille rejoint la mer.

Chabaneix télégraphie que l’épidémie est « d’une virulence exceptionnelle » sans aucun cas de guérison. Le nouvel an chinois (31 janvier) entraîne d’importants mouvements de population : malgré les précautions, la peste franchit la Grande Muraille par la brèche du chemin de fer à Shan-Hai-Guan et entre au Pet chili début février. À Kharbine (Mandchourie) commencent l’incinération massive des cercueils accumulés sur plusieurs kilomètres (Dr Wu).

De Kharbine, Kokcharoff, président du comité de la lutte contre la peste, écrit à Mme Mesny les derniers instants de son mari : « *Le docteur Mesny a voulu pendant sa maladie parler aux médecins (...) il avait dit au docteur Haffkine : Ma petite fillette m’avait dit pour mon départ, “papa tu vas mourir”. Ma femme me le répétait presque dans chaque lettre. Elles avaient raison, je vais mourir.* » Kokcharoff se met à la disposition de Mme Mesny, en particulier pour l’incinération et pour lui faire parvenir les objets et documents personnels en dépôt chez Haffkine : « *Je serais bien heureux, Madame, si je peux être toujours à votre service (...).* »

Le gouvernement chinois reconnaît l’héroïsme du professeur « *qui avait une mission et en a rempli deux, une pour la science, l’autre pour l’honneur* », remarque subtile et importante pour la mémoire de Mesny.

En France

Le 14 février, à l’ouverture des cours de la nouvelle promotion du Pharo, le médecin principal de 1ère classe Clarac, directeur de l’École, porte la mort de Mesny à la connaissance des officiers stagiaires :

« ... *Laissant femme et enfants, il va braver la mort et se mettre à la tête des médecins chinois, ses élèves, qui ont placé en lui toute leur confiance. La peste (...) prend sa revanche. Mesny est atteint (...) il attend stoïquement la mort au milieu de ceux qu’il voulait sauver. Son nom sera inscrit sur les tables de marbre de l’École (...) et le présent ordre sera transcrit sur le livre d’or de l’École.*

² Service historique de l’armée de terre

³ Archives familiales Garcia-Mesny

Le 26, à l'École principale du service de santé de la marine de Bordeaux, est décidé l'inscription du nom de Mesny sur la plaque commémorative des morts au Champ d'honneur ; les circonstances de la mort de Mesny sont portées le 3 mars à la connaissance de tous les élèves rassemblés en grande tenue. Le 18, *Le Journal* avait écrit : « *le docteur Broquet, médecin major des Troupes coloniales (TC), vient de partir pour la Mandchourie. (...) Dans ce corps d'élite quand un homme tombe un autre le remplace immédiatement : il fallait le dire, c'est fait.* » *Le Caducée*, journal médical, titre « *Encore un !* » et fait le commentaire suivant : « *à quelqu'un qui lui faisait remarquer le danger qu'il allait courir en allant en plein foyer de l'épidémie, laissant derrière lui une femme et deux enfants, Mesny répondit : Mon devoir est d'aller là-bas, j'y vais. (...) et puis si je dois être une des victimes de la peste pneumonique, je n'aurai pas longtemps à souffrir.* » Et ajoute que « *le champ de bataille sur lequel il est tombé... est autrement dangereux que les autres.* »

Le *Journal Officiel* de la République française (21 février) rapportait : « *À l'Assemblée Nationale, Mr Steeg salue la mémoire du Dr Mesny sous les applaudissements unanimes des députés présents. Le président du conseil s'associe, au nom du gouvernement, à cet hommage.* »

Au conseil municipal de Paris, Mr Pierre Morel fait une proposition pour qu'une rue de Paris porte le nom de Gérard Mesny, renvoyée à la 4ème commission. Elle semble ne pas avoir été suivie d'effet.

La *Fondation Lucien Reinach*, adresse à Mme Mesny une somme de 10 000 F.

Mais en France, le 16 mars, le journal *l'Éclair* explique que les enfants Mesny sont sans ressources à Tien-tsin : « *Est-ce que la France, au service de laquelle ce médecin militaire a dépensé toutes les années de sa vie active avec une énergie supérieure, ne viendra pas au secours de cette veuve et de ces orphelins ?* »

Le 18 mars, le frère cadet de Gérard Mesny, René, directeur de l'École d'hydrographie (Le Havre) apporte un démenti : « *(...) Les devoirs officiels ont été remplis (...) par tous ceux qui peuvent, tant du côté chinois que du côté français, aider ma belle-sœur et ses enfants.* »

Le même jour, la direction des troupes coloniales (TC) au ministère de la guerre prépare une note pour le ministre, après la lettre du consul de France (6 février) : « *dès réception de cette lettre, la direction des TC s'est préoccupée de faire attribuer une pension à Mme Mesny, veuve de l'officier dont il s'agit, et la direction du contentieux saisie de la question, s'est chargée de la faire aboutir ...* »

Mais il est ajouté que « *Mesny ne peut être nommé rétroactivement au grade supérieur et qu'il ne peut lui être conféré à titre posthume la croix de chevalier de la légion d'honneur.* » On propose de le citer au bulletin officiel et d'adresser la citation à la veuve.

La lettre officielle du ministre de la guerre à Mme Mesny le confirme : « *(...) Le vaillant officier est tombé victime de son courage et de son dévouement... Il m'a paru que l'apostolat du docteur Mesny et sa mort héroïque méritaient de figurer en première place dans les annales dont s'enorgueillissent notre armée et le corps médical français, et regrettant de ne pouvoir les honorer de la croix de chevalier de la légion d'honneur, j'ai considéré, du moins comme un devoir d'en conserver le souvenir par une citation à l'ordre du jour, inscrite au bulletin officiel du ministère de la guerre dont vous trouverez la teneur ci-jointe... Je désire qu'il vous soit possible de trouver dans ce témoignage d'admiration rendu à la mémoire de votre mari un adoucissement au deuil qui vous a si cruellement frappée. Je vous prie Madame de vouloir bien agréer l'hommage de ma respectueuse et profonde sympathie.* » (Sans date)

« *Le Journal* » regrette que « *la croix (...) par ailleurs tant prodiguée, ne soit pas accrochée au cercueil du mort alors qu'elle aurait dû briller sur la poitrine du vivant.* »

La conférence internationale de Moukden

Du 3 au 26 avril, le commissaire impérial Sao Ke Alfred Sze et le vice-roi Shi Liang, en robes d'apparat et escortés de cavaliers mandchous, ouvrent la conférence internationale d'experts qui se tient à Moukden, présidée par le docteur Wu, le biologiste japonais Kitasato (le rival de Yersin à Hong Kong) assurant la vice-présidence. La France est représentée par le médecin major des TC, le pastorien Broquet, qui voit sur le trajet les soldats chargés de la surveillance sanitaire porteurs de masques de gaze sur le visage. Les résultats de cette conférence, dont le rôle est purement consultatif, seront publiés en 1912.

L'Écho de Tien-tsin indique (28 avril) que la peste se rapproche. Le service sanitaire de Tien-tsin, dirigé par le Dr Watt, directeur de l'Imperial Medical College, conseillé par les docteurs Chabaneix, Robin (TC) et Ségalen (marine), reçoit l'ordre d'agir. Le journal rapporte que les membres de la conférence de Moukden sont allés à Kharbine et qu'à l'initiative des médecins russes, ils se sont rendus sur la tombe du docteur Mesny. Le docteur Broquet, prononce le discours : « *Messieurs, je remercie les hautes Autorités, le professeur Zabolotny et les médecins russes qui ont eu la généreuse pensée de conduire à Kharbine près de la*

⁴ Archives familiales Garcia-Mesny

tombe du docteur *Gérald Mesny*, les délégués de la conférence internationale de Moukden. Aucun hommage, Messieurs, ne pouvait être plus élevé que celui que vous apportez aujourd'hui des différentes parties du monde à un médecin frappé l'un des premiers dans l'épidémie de peste pulmonaire. Je ne retracerai pas la mort chevaleresque et héroïque de *Gérald Mesny*, elle est encore présente dans toutes les mémoires et restera écrite en lettre d'or dans le grand livre où sont inscrits les dévouements de notre noble profession (...) Il avait eu pour élèves plusieurs des jeunes médecins qui sont parmi nous et qui n'eurent qu'à suivre les préceptes de leur maître pour donner dans cette épidémie les plus beaux exemples de l'accomplissement modeste de leur devoir professionnel. » Il associe à cet hommage les médecins et étudiants tombés victimes de la peste pulmonaire.

*École de Tient sin (1903) :
dédicace de la classe des
« seniors »
(archives Garcia-Mesny)*



Le journal précise « qu'il faut ajouter à l'hommage rendu par le docteur *Broquet* (...) les autres médecins français de Tien-tsin qui avec leurs élèves ont tant contribué par leurs efforts sans relâche tant en Mandchourie qu'au Pet chili à écarter de Tien-tsin et de Pékin l'épidémie menaçante et sauver ainsi tant de vies humaines. » *L'Écho de Tien-tsin* (29 avril) rappelle la part prise dans la lutte par les médecins français de l'École impériale de Tien-tsin, en particulier le docteur *Mesny* qui y enseigne (ci-dessus avec ses élèves).

Le bilan est de plus de 50 000 victimes. 297 membres des personnels de santé sont morts au cours de l'épidémie. À Kharbine, six médecins sur 56 succombèrent et 69 ambulanciers sur 150. À Moukden, deux médecins sur 45 et neuf infirmiers sur 150.

En France, l'émotion provoquée par la peste pulmonaire en Mandchourie n'est pas éteinte : *Le Larousse*

mensuel publie un article sur l'historique de cette épidémie, accompagné d'une carte. Il précise que « la période d'incubation est très courte, la rapidité de l'issue fatale ne permet pas aux porteurs de germes d'aller bien loin et la maladie s'éteint au milieu du désert qu'elle a créé. » Il précise que tous les médicaments testés : sérum anti-pestueux, préparations arsenicales, le "606"⁵ sont inefficaces.

Le **gouvernement** fait accepter par le ministère des finances et le conseil d'État une pension annuelle de 1100 francs à Mme *Mesny* et ses enfants. Une donatrice anonyme leur fait parvenir un viatique.

La **Fondation Carnegie**, sous la présidence de Mr *Émile Loubet*, ancien président de la République, envoie sa médaille d'honneur en l'enveloppant d'un chèque de 25000 F (on apprend que le médecin major de 2ème classe *Mesny*, en service en Chine, marié avec deux enfants, touchait une solde annuelle de 12 000 F).

En juin 1911, Madame *Mesny* revient en France avec ses enfants sur le vapeur « Polynésien » et se retire à Dolomieu où une partie des descendants de *Gérald Mesny* réside encore. Un peu plus tard, à Brest, à la fin de l'année scolaire, la mémoire de *Gérald Mesny* est rappelée lors de la distribution des prix du lycée.

Tout cela paraît d'un autre âge et pourtant il y a à peine plus d'un siècle...

Le retour des cendres

Le 24 août 1911 a lieu la remise des cendres par les autorités russes à l'agent consulaire français : récipient

⁵ Bulletin de la Société de pathologie exotique, 1911, T 4-6

de verre noir, caisse en zinc soudée recouverte d'une caisse en bois. L'agent consulaire se heurte au refus de la poste chinoise, au refus des personnes rentrant en France et au refus de la valise diplomatique. En attendant qu'une solution soit trouvée, les cendres attendent dans une fosse spéciale revêtue de ciment à la mission catholique de Zon-Kia-Zien (ville chinoise de Kharbine) ; la couronne funéraire est placée dans l'église de la mission. Le 29 août, suite aux démarches multiples de René Mesny, est accepté le principe de l'expédition de l'urne mortuaire.

Broquet revient en Mandchourie (juin 1912) et se rend avec d'autres visiteurs au cimetière de Kharbine pour rendre hommage à la mémoire des médecins et étudiants morts victimes de leur dévouement. Le nom de Mesny est utilisé pour recueillir des fonds pour la *fondation d'un laboratoire de recherche à l'hôpital français de Pékin* et une représentation est donnée à cet effet au théâtre Réjane. En juillet 1912, les négociations avec la poste chinoise et avec le ministère de l'intérieur français pour l'expédition des cendres aboutissent à un accord. La réception des cendres au Havre par René Mesny, est autorisée pour y reposer, à condition que les enveloppes aient été préalablement « stérilisées par le feu. »

Le 7 août 1913, à Brest est inauguré, au square de la Tour d'Auvergne, un monument payé par souscription. Le ministre de la Marine a offert trois tonnes de vieux bronze inutilisé de l'arsenal. Ce monument était composé d'un socle de granit rose de Laber, d'un buste de bronze œuvre du sculpteur Jean Boucher et comportait au pied du socle un ensemble allégorique en bronze représentant une jeune chinoise devant un brûle-parfum dont elle lève le couvercle de la main droite tandis que la main gauche tend au héros une fleur de lotus. Le poète breton Saint-Paul Roux se découvrait, dit-on, chaque fois qu'il passait devant le monument qui n'existe plus : le bronze fut récupéré par les Allemands au cours de la deuxième guerre mondiale. Il reste encore à Brest, quartier de Saint-Pierre Quilbignon, une rue au nom de Mesny « la rue des frères Mesny », mêlant dans un même hommage les trois frères, les deux médecins militaires et l'ingénieur électricien qui servirent tous les trois, chacun à sa façon, la France, et pour deux d'entre eux, les médecins, ce grand pays qu'ils avaient aimé, la Chine.

Après le bronze, ce furent les cendres qui disparurent. La concession n'étant pas renouvelée, les cendres de Gérard Mesny furent dispersées en 1957 par la municipalité du Havre.

La controverse

La thèse, construite sur les affirmations du Dr. Wu, à savoir que Mesny « *ne croyait pas à la peste pulmonaire* » ne tient pas. Mesny est un médecin expérimenté qui, en Afrique Noire et en Chine, a observé et combattu les épidémies les plus redoutables. Il connaissait la peste pulmonaire pour l'avoir déjà rencontrée. À aucun moment, dans les documents écrits de sa main, Mesny ne nie la forme « *pneumonique* » de l'affection et il y associe toujours le mot de « *peste* ». Aurait-il eu des doutes sur le diagnostic, le professeur Zabolotny, en qui il avait toute confiance, l'aurait convaincu du contraire : il suffisait d'examiner les expectorations pour y trouver des bacilles de Yersin. Tout dans le comportement ultime de Mesny traduit une pleine connaissance de la dangerosité extrême de la maladie.

La protection du personnel sanitaire dans la peste pneumonique.

Jamais Mesny n'aurait porté de masque protecteur. Il était d'usage chez les Japonais et, semble-t-il, chez certains Russes. Aucun des médecins japonais porteurs d'un masque bucco-nasal ne mourut au cours de cette épidémie ; mais Broquet ajoute immédiatement : « *elle fut moins sévère chez eux* ». Il est certain que le Dr Wu insista pour imposer cette protection. Charles Broquet était du même avis. Mais, à la lumière de l'expérience acquise, il considère que le masque ne doit pas seulement protéger les voies aériennes naturelles, il doit être intégral et protéger aussi les conjonctives des expectorations. Broquet conçoit un modèle qui ressemble à une cagoule moyenâgeuse de pénitent à laquelle il ajoute des lunettes en mica supportant l'autoclave. Ce dispositif, associé à la blouse, à des gants et des bottes, permet « *d'approcher sans risque pour soi-même un pestiféré, fût-il pneumonique* ». »

Le pastorien Broquet fait par ailleurs une description clinique impressionnante de la *peste pneumonique*. L'incubation dure 2 à 5 jours, temps pendant lequel le sujet conserve toute son activité. Puis brusquement des céphalées violentes surviennent, la température s'élève à 38°- 40°, accompagnée d'une dyspnée et de douleurs thoraciques. La toux ramène des crachats sanglants puis des quintes de toux incoercibles apparaissent et le malade, le visage vultueux, entre dans un état de suffocation, le pouls s'accélère à 160 devient filant, puis la mort survient. Broquet constate que les murs des salles de pestiférés sont couverts de crachats retrouvés jusqu'à 1,50 m au-dessus des lits et des grabats. Dans cette forme de peste, les rats ne sont pas touchés.

Comme l'avait prévu Broquet, le masque bucco-nasal se révélera insuffisant : il n'empêchera pas un des

⁶ Broquet, bulletin de l'Académie de médecine, février 1920
« *Souvenir de la peste pulmonaire de Mandchourie* »

élèves du Dr Wu, le docteur Yuan Teh-Mao, de mourir en février 1921, victime du devoir, lors d'une reprise en Mandchourie de la peste pulmonaire que Wu était chargé de prévenir. Les Chinois n'acceptèrent de porter un masque bucco-nasal que lorsqu'on y eut apposé un tampon vermillon représentant un temple ; ils le considèrent alors comme une amulette protectrice ⁷.

Les médecins chinois traditionnels, quant à eux, s'estimaient protégés par leur vêtement en fourrure de renard puisque les renards étaient réputés faire fuir les rats, donc éloigner la peste. L'épidémie de peste pulmonaire en Mandchourie opposa les médecins chinois traditionnels aux jeunes médecins chinois formés à la science médicale occidentale ; elle marque un tournant dans l'histoire de la médecine chinoise.

Les nomades mongols, plus pragmatiques, utilisaient la prévention par le feu. Dès que la maladie des marmottes Tarabagan de Sibérie apparaissait, ils quittaient les lieux. Si la maladie se propageait aux hommes, ils faisaient tout brûler : tentes, morts et animaux malades.

Pourquoi Mesny est-il mort ? Plusieurs explications semblent possibles :

- Un médecin colonial qui a traversé sans dommage sur le terrain de multiples épidémies peut acquérir, à tort mais c'est ainsi, un sentiment d'impunité vis-à-vis des maladies qu'il combat.

- Le goût du panache, si important à l'époque, semble avoir joué. C'est un goût très français qui fit le succès de *Cyrano de Bergerac* ; les élèves de Saint-Cyr monteront au feu, trois ans plus tard, sur le front en casoars et gants blancs ; dans les années 30, de Bournazel, confiant en sa "baraka", montera à l'assaut au milieu des balles avec sa cape rouge... La fin de Mesny est dans le même ton : « *dans deux jours, je serai mort (...) je ne vous dis pas au revoir mais adieu !* »

- Mesny est-il « déprimé » ? Cela fait plus dix ans qu'il est en Chine. S'il est honoré par le gouvernement chinois, il est manifestement négligé par sa hiérarchie. Il est souffrant quand il arrive à Moukden puis à Kharbine. Seul, par des températures glaciales, il est obsédé par la prophétie de sa petite fille Yvonne : « *Papa, tu vas mourir ...* » et par les inquiétudes réitérées de son épouse.

- Imprégné de culture chinoise comme il l'était, *ne pas perdre la face* était pour lui de la plus haute importance. Mesny était devenu un personnage. Professeur de l'Imperial Medical College, ayant rang de mandarin et de général de brigade dans l'Armée chinoise, ayant à plusieurs reprises commandé à des médecins étrangers, il est en mission officielle accompagné de ses élèves chi-

nois. Il ne peut oublier qu'il est officier français, représentant de la République. Sauf à perdre la face, il lui est impossible d'accepter de se mettre sous les ordres d'un jeune médecin civil chinois, de formation anglo-saxonne, appartenant à une école concurrente dirigée par les Japonais.

Le docteur Wu est incontestablement un médecin de qualité. Il a eu la chance de survivre. S'est-il autant exposé que Mesny ? Il peut à distance donner sa version sans crainte d'être contredit. Mais selon le droit romain : « *testis unus, testis nullus* » ; seuls les écrits contemporains ou antérieurs à l'événement, sont à retenir. Pourquoi le nom du docteur Wu n'apparaît-il jamais dans les nombreuses lettres de Mesny pourtant riches en réflexions personnelles ? Pourquoi ne parle-t-il pas de son entrevue orageuse avec le Dr. Wu ? Mesny était-il humilié par la tournure des événements ? Aurait-il voulu l'effacer ? Ce n'est pas impossible. D'un autre côté, il n'est pas interdit de se demander si le Dr. Wu, jaloux de la gloire posthume de Mesny, n'a pas essayé de la minimiser en suggérant qu'il était le premier responsable de sa propre mort.

Gérald Mesny fut victime des circonstances. Moderne héros d'une tragédie aux accents antiques, il est poursuivi par son fatum. Conscient des risques qu'il affrontait, il les accepta : « *on me dit d'y aller, j'y vais.* » Peut-être ne prit-il pas toutes les précautions nécessaires pour lui-même ; le voulait-il et le pouvait-il ? Il est certain qu'il sut les prendre pour les autres. Il alla avec courage au-devant de son destin. Mesny mourut avec panache, Wu survécut et fit une brillante carrière : il était dans son pays.

Cette lutte pour le prestige est la préfiguration de situations que, 50 ans après, d'autres camarades vivront lors des « Indépendances », sans en subir cependant une issue aussi dramatique. Missionnaire de l'hygiène, le médecin capitaine Gérald Mesny avait forcé l'admiration de la Chine en se plaçant toujours au centre des fléaux ravageurs. La Chine l'avait récompensé de son vivant, la France ne l'honora – et si peu – qu'après sa mort. Respectant profondément ce pays de très antique culture, il faisait confiance aux « Chinois de demain », comme il les appelait, pour le régénérer.

Les temps ont changé mais la menace de pandémie ne peut pas être oubliée (voyons la covid19...). D'autres combats seront à mener ; d'autres médecins tomberont : Gérald Mesny, soldat de l'humanité, est là pour le rappeler.

Louis-Armand Héraud

(Médecin-en-chef honoraire des Troupes de marine)

(**Remerciements** à Mme Garcia-Mesny, descendante directe de Gérald Mesny, sans qui ce travail n'aurait pas abouti)

⁷ Bulletin de la société de pathologie exotique, 1911, T 4-6.

Leçon inaugurale à l'École du Val-de-Grâce

(année universitaire 2020-2021)

Elle a été prononcée par le pharmacien chef des services (CN) Frédéric Dorandeu, titulaire de la chaire de recherche appliquée aux armées.

C'était le 8 octobre 2020 à l'EVDG, en présence de la médecin générale des armées Maryline Gigax Généro, directrice centrale du SSA et de hautes autorités militaires et civiles, en particulier de l'université et des académies nationales de pharmacie et de médecine ou des académies de chirurgie et de chirurgie dentaire. Elle fut l'occasion de mettre à l'honneur la chaire elle-même, une création récente (2005) à l'ins-

tigation du MGA (2s) Michel Meyran, directeur central de l'époque, et du MGI(2s) Guy Briole, directeur de l'école, après un travail de réflexion conduisant à la nécessité de regrouper entre elles certaines des nombreuses chaires que comptait alors l'École.

Ce fut aussi l'intervention très remarquable du médecin général Éric Kaiser, tout récemment nommé à la



tête de l'EVDG, qui présenta le titulaire de chaire désigné pour cette leçon intitulée :

« La recherche du service de santé des armées face aux défis médico-militaires futurs. »

Le professeur Frédéric Dorandeu vous en confie le résumé :

Héritière de tous ceux qui agissent pour accroître les connaissances indispensables à la prévention et à la compréhension de pathologies spécifiques, la recherche du SSA d'aujourd'hui œuvre au service des forces armées, de la santé publique et de la résilience de la nation. Ces connaissances améliorent nos pratiques au profit des blessés physiques ou psychiques.

L'institut de recherche biomédicale des armées (IRBAA) est le seul établissement militaire entièrement dédié à la recherche. En relation étroite avec les autres composantes du SSA impliquées dans la recherche ou l'innovation (hôpitaux, centres médicaux des armées,

centre de transfusion sanguine des armées, centre d'épidémiologie et de santé publique des armées ou pharmacie centrale des armées), l'IRBA occupe une position stratégique.

Ses acteurs partagent des qualités résumées dans l'acronyme C.H.E.R.C.H.E : Curieux et observateur, Humble, Expérimentateur, apte à la Remise en question, Créatif, Honnête intellectuellement, Esprit libre et coopérateur ? Fort de quelques 260 personnels directement impliqués dans la production des connaissances, l'IRBA mène des recherches et des expertises au service des forces armées et partage ses savoirs pour la défense nucléaire, radiologique, biologique et chimique (NRBC) et la santé des militaires en opérations.

Les trois piliers que sont la recherche, l'expertise et la formation, fortement sollicités durant la pandémie COVID-19, ont contribué notamment à la mise en place des chaînes diagnostiques, à la biosécurité des évacuations sanitaires aériennes, au séquençage des souches virales de certains clusters ou au lancement d'actions de recherche, en laboratoire ou impliquant la personne humaine. Le maintien d'une forte « militarité » des équipes et d'un cercle vertueux terrain – laboratoire conservera une recherche répondant pleinement aux enjeux des forces armées.



Culture d'épiderme (cliché du Pr Dorandeu/IRBA)

La direction générale de l'armement (DGA), qui soutient financièrement la recherche du SSA, peut compter sur elle pour contribuer à structurer une réponse nationale sur des questions intéressantes moins la recherche civile.

Dans un environnement stratégique plus instable et imprévisible, au côté d'autres composantes, l'IRBA est un acteur majeur de la fonction stratégique « connaissance – anticipation » permettant à nos armées d'éviter la surprise stratégique, notamment dans le domaine de la défense NRBC. Préparer nos armées à opérer sur des

théâtres que les modifications climatiques rendront plus hostiles, ou ouvriront, est aussi sa mission.

Le SSA et sa recherche accompagnent enfin nos armées dans leurs évolutions majeures en identifiant les questions de recherche biomédicale prioritaires : surcharge cognitive dans de nouveaux environnements info-valorisés et sur-connectés, interface homme-intelligence artificielle ou nouvelles contraintes physiologiques en opération.

L'acquisition et le traitement de données massives par de l'intelligence artificielle à visée prédictive impliquent une protection des données contre les cyberattaques. Toutes ces recherches sont et seront menées dans un cadre éthique structurant.

La chaire de recherche appliquée aux armées de l'Ecole du Val-de-Grâce développe des actions résolues de formation par et pour la recherche, accompagnant les élèves des écoles de santé militaire de Lyon-Bron pour leur thèse d'exercice et les étudiants, infirmiers ou praticiens désireux de se former au travers de cursus académiques ou d'entrer dans la filière « recherche ». Les chercheurs de l'IRBA contribuent aussi à l'amélioration des méthodes pédagogiques dans le domaine de la stimulation médicale.

Par toutes leurs actions, la chaire de recherche appliquée aux armées et les chercheurs du SSA contribuent donc à former des acteurs parfaitement en mesure de faire face aux menaces et capables d'exercer un conseil avisé au commandement en mesurant tous les enjeux biomédicaux des nouveaux environnements stratégiques et opérationnels. »

NDLR : Le PCS Frédéric Dorandeu, né en 1965, professeur agrégé du Val-de-Grâce depuis 2008 (chaire de recherche appliquée aux armées) est un homme et un chercheur de terrain, ayant à son actif de nombreuses OPEX ; il est par ailleurs familier d'unités de la Légion étrangère. Il s'orienta très tôt vers la recherche et la protection NRBC. Il est actuellement directeur adjoint de l'IRBA. Entré à l'ESA (alors ESSA) de Lyon-Bron en 1984, il est docteur en pharmacie depuis 1990. Il est titulaire d'un doctorat d'université en neurosciences et cumule de nombreux diplômes prestigieux, dont le DIU de statistiques appliquées à la médecine et la biologie, une maîtrise de pharmacologie (CES de pharmacologie générale, CES de stratégie en chimie thérapeutique, CES de pharmacologie du système nerveux), un DEA de neurosciences. Il va de soi qu'il est titulaire de l'habilitation à diriger des recherches (HDR). Il est par ailleurs membre titulaire de l'Académie nationale de pharmacie. Il est enfin conseiller technique de la Directrice centrale du service de santé des armées pour les questions de défense médicale contre les risques chimiques.

La croix de la légion d'Honneur et la Croix de Guerre remises à l'EASSM - Val-de-Grâce, 18 juin 1951

Le lundi 18 juin 1951, le président de la République, M. Vincent Auriol, était attendu au Val-de-Grâce où, dans la cour d'honneur, au cours d'une prise d'armes, il devait procéder à la remise de la croix de la Légion d'honneur et de la croix de Guerre 1939-1945 avec palme à l'école d'application du Service de santé militaire (EASSM). Il était assisté du secrétaire d'état aux forces armées, M. Max Lejeune (Mr. Henri Queuille étant président du conseil et M. Jules Moch ministre de la défense nationale).



Monsieur Vincent Auriol, président de la République

Le chef de l'État donna lecture de la citation suivante : « Animée par un corps professionnel de haute valeur scientifique, illustrée par des savants de renommée mondiale, l'école d'application du Service de santé militaire, héritière des nobles traditions de la médecine d'armée, a formé depuis un siècle des promotions de médecins et de pharmaciens dont la culture profonde, les vertus militaires, le haut esprit de dévouement et de sacrifice se sont affirmés en toutes circonstances, en paix comme en guerre, sur tous les théâtres d'opérations de France, d'Europe et d'Outre-Mer. L'école du Val-de-Grâce s'est acquis des titres impérissables à la reconnaissance de l'armée et de la nation »

Après avoir épinglé les deux décorations sur un coussin qui lui était présenté par le médecin général, directeur de l'école, faute de drapeau comme nous le verrons plus avant, et prononcé une allocution, le président Auriol procéda à l'inauguration de l'« exposition française des arts et sciences appliquées à la médecine, la

chirurgie, la pharmacie et l'hygiène sanitaire » organisée dans les jardins du Val-de-Grâce. Une compagnie médicale de campagne avait également été déployée.

Au même moment se tenait le 13ème congrès international de médecine et de pharmacie militaire, présidé par le MGI Jame, directeur général des services de santé des armées, et les représentants des 43 services de santé militaire présents purent participer à cette cérémonie.

L'absence d'un drapeau de l'école, nonobstant la présence de ceux de l'école du service de santé militaire de Lyon et de l'école principale du service de santé de la marine à Bordeaux, attribués en 1926, fut remarquée et même parfois comparée, non sans malice, à une remise de décoration à titre posthume⁸. En fait, il fallut attendre le 15 mars 1995, pour que l'école d'application du service de santé des armées, alors dirigée par le MGI Jacques de Saint-Julien, pût se faire remettre son drapeau. Pour la petite histoire, instruits de ce précédent, les responsables de l'école d'application du service de santé des troupes coloniales au Pharo, à Marseille, firent confectionner un emblème par un fabricant de drapeaux d'associations d'anciens combattants, aux dimensions non réglementaires et dépourvu de cravate...ce qui n'empêcha pas M. René Coty, président de la République, de procéder à l'agrafage sur ce dernier de la croix de la Légion d'honneur et de la croix de Guerre 1939-1945 le 24 juin 1955.

Colonel (h) Jean-Pierre Capel

Annnonce officielle

Au moment de mettre sous presse, nous apprenons qu'à compter du 31 octobre 2020 la médecin générale des armées Maryline Gyax-Généro est nommée conseillère du gouvernement pour la défense, et le médecin général des armées Philippe Rouanet de Berchoux directeur central du SSA. Nos vœux de succès aux intéressés.

Connaissance du Val-de-Grâce : Des locaux des moniales au musée et à la bibliothèque

Au sortir du réfectoire, Anne d'Autriche décide de se rendre à l'infirmerie du couvent. Elle emprunte la galerie ouest jusqu'à la tour sud-ouest. Une porte de bois à deux battants est revêtue de son chiffre royal. Ouverte, elle donne sur un très vaste hall essentiellement occupé par un escalier monumental. Il est supporté par des voûtes d'arêtes d'une remarquable stéréotomie.



Escalier monumental conduisant à la bibliothèque centrale du SSA (tour sud-ouest)

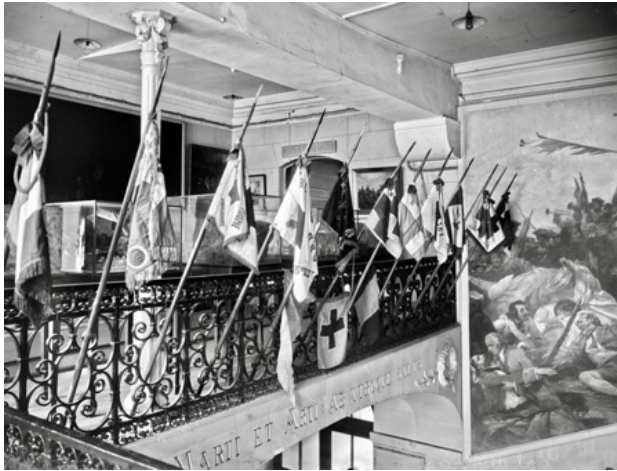
Par ses deux volées droites, il permet d'accéder au premier étage, desservi par deux paliers, l'un donnant l'un vers l'aile sud, l'autre vers l'aile ouest. A la fois fonctionnel et esthétique, il facilite par sa largeur la montée de malade sur une civière. Il est bordé d'une grille en fer forgé (ornée à l'origine des chiffres royaux). À l'étage, à gauche, on débouche sur l'infirmerie. Elle est dotée d'une riche pharmacopée. En effet, sur le terrain proche de l'aile sud, un jardin de plantes médicinales fournit le nécessaire à l'apothicaire située au rez-de-chaussée de cette aile, au-delà de la grande salle contiguë à l'escalier servant de salle de bain aux religieuses.

Au fil du temps...

À partir de 1795, les salles d'hospitalisations de l'hôpital militaire succèdent à l'infirmerie des moniales et la pharmacie à l'apothicaire, avant son déménagement

⁸ Régis Forissier, « *Libres propos sur une nouvelle lecture de l'histoire opérationnelle du service de santé en 1914-1918 et 1939-1945* », Médecine et armées, 1993, 21, 2, p.170

dans le bâtiment « Charles X » construit autour du château d'eau.



Drapeaux de groupes de brancardiers divisionnaires de la Grande Guerre

Dès 1916, le musée étend sa toile. Le grand escalier devient son grand escalier d'honneur et donne accès à l'aile ouest où se déploient ses collections. Les parois et piliers sont gravés des noms des médecins et chirurgiens d'armée depuis l'antiquité. Ses murs sont recouverts dans toute leur étendue de deux toiles de Cyprien Boulet, « *Les blessés et leurs chirurgiens à la bataille de Fontenoy* » (1745) et « *Le combat de la Marseille* » (1693). Les petits drapeaux alignés le long de la rampe qui borde le premier étage sont ceux des groupes de brancardiers divisionnaires ou des ambulances qui se sont distingués au combat au cours de la Grande guerre (cliché ci-dessus).

Le monument élevé au baron Percy, du sculpteur Léonce Dumoulin, est déposé en juillet 1988. Il rejoindra les jardins de l'HIA Percy, à Clamart.

La bibliothèque centrale du Service de santé des armées (BCSSA)

Dès sa naissance en 1852, l'École d'application du service de santé militaire au Val-de-Grâce est dotée d'une bibliothèque médicale. De fait le service possédait déjà une bibliothèque instituée par une ordonnance royale en date du 4 août 1772. D'institution en institution de rattachement, elle ne cesse d'enrichir ses fonds. Un arrêté ministériel daté du 18 octobre 1916 lui octroie son nom actuel et la rattache au musée, dont l'objet est à sa création également pédagogique. Jusqu'à la fin des

années 70, la bibliothèque - comme l'ensemble des services et des bâtiments de l'école - pâtit d'une conjoncture complexe.



Le monument élevé au baron Percy, du sculpteur Léonce Dumoulin, désormais à l'HIA Percy

En effet de 1852 à 1975 le médecin-chef de l'hôpital est subordonné au directeur de l'école ; l'essentiel des fonds disponibles est alors légitimement orienté vers le « lit du malade », puis dévolus en priorité à la construction d'un nouvel hôpital dans le jardin bas de l'îlot du Val-de-Grâce. Disséminés dans des bâtiments disparates occupant l'ensemble des jardins et du cloître, l'ensemble des services hospitaliers déménagent en décembre 1978, dont le service de « Première chirurgie (officiers famille)⁹ » qui occupait le premier étage de l'aile Est et de l'aile sud, actuellement dévolue à la bibliothèque. L'hôpital était inauguré le 9 janvier 1979. Le cloître ainsi libéré est affecté en totalité à l'école. Il fait peu à peu l'objet d'une totale restauration, conduite dans le souci d'un retour à la sobriété souhaitée par les bénédictines, en contraste avec la luxuriance de l'église votive.

Plusieurs fois déménagées, dispersées et négligées, les collections du musée et de la bibliothèque font parallèlement l'objet de traitements et de restaurations. Afin d'installer celles de la bibliothèque dans un écrin digne de ses collections, l'aile sud du cloître est entièrement restructurée. Mille six cents mètres carrés de planchers sont consolidés ou refaits. Les solives du plancher à la française sont déposées, réhabilitées et remises en place après la pose d'une dalle de béton autoportée assurant la stabilité de ce niveau. Une partie des réserves de la bibliothèque occupe la totalité du rez-de-

⁹ C'est en ce lieu que se produisit le 18 février 1962 la tentative d'attentat OAS contre un hospitalisé, Yves le Tac, compagnon

de la Libération et président de l'association pour le soutien au général de Gaulle (cf Asklépios n°4, avril 2020).

chaussée de l'aile sud, l'autre partie étant conservée dans l'amphithéâtre Rouvillois et dans son sous-sol.

La quintessence de ses ouvrages, dont des incunables, a trouvé place dans le bureau du conservateur, au niveau de la tour sud-est. (À l'époque d'Anne d'Autriche, celui-ci était hors de la clôture et avait été loué à une bienfaitrice du couvent, la Comtesse Le Camus. Puis dans les années 60-70, c'était l'une chambre réservée au chef de l'État avec un lit... surdimensionné !).

À partir de 1986, la bibliothèque a entamé une vaste modernisation fonctionnelle et structurelle, sans cesse affinée, avec l'informatisation des collections. Depuis le 7 mars 1990, elle relève de la responsabilité d'un conservateur d'État, sous l'autorité du directeur de l'École du Val-de-Grâce. Par vocation première au service de la communauté médicale militaire, elle attire également un public d'historiens et de chercheurs.

L'inauguration



Le président de la République, Monsieur François Mitterrand, et à sa droite le médecin général inspecteur Jean Miné, directeur central du SSA

Le 22 mai 1990 François Mitterrand, président de la République, inaugurait la BCSSA rénovée et installée dans ses nouveaux locaux.

Quelques extraits de son discours : « Ce qui frappe tout visiteur ici, c'est d'abord la continuité [...]. Continuité dans l'esprit même qui doit inspirer ces murs et ce que l'on y accomplit, tradition sacrée, tradition profane, même service et même engagement. Continuité aussi dans l'architecture. Il suffit d'observer de quelle manière sont restaurés ces bâtiments anciens, de quelle manière ont été bâties les constructions. On a veillé avec un très grand soin à respecter l'essentiel et même à retrouver l'essentiel de ce qui faisait l'armature, les

grandes lignes, spécifiquement pour la bibliothèque qui est un des éléments achevés. Cette bibliothèque vous ne la créez pas, vous l'aménagez, vous la modernisez. Vous mettez à la disposition de vos chercheurs et de vos lecteurs un instrument pratique et commode [...] L'on y retrouve un peu cet esprit conventuel, le calme, la tranquillité de ce beau cloître et des couloirs [...] J'ai vu les responsables de cette bibliothèque. Ils l'ont conçue avec la volonté de rester en harmonie avec les lieux tout en installant bien entendu des rayonnages et des matériaux qui n'avaient pas l'habitude de figurer ici. Cet alliage était assez difficile. Faire qu'une bibliothèque moderne puisse s'allier aux murs anciens, ce n'est pas la moindre des difficultés que vous avez rencontrées. Ce que j'en ai vu me satisfait et surtout j'y vois la continuation d'une des plus sûres démarches du Service de santé des armées. La science doit être toujours présente dans nos institutions comme elle l'est dans vos esprits, la science, la connaissance. »

MGI (2s) Maurice Bazot

Pour en savoir plus, sur internet

- la BCSSA ; www.ecole-valdegrace.sante.defense.gouv.fr
- L'intégralité du discours présidentiel : discours.vie-publique.fr/notices/907012900.html

La vie du musée du SSA

• Les oeuvres de Jean-Baptiste Larrivé (1875-1928)

Le musée du Service de santé des Armées conserve de très intéressantes œuvres signées de Jean-Baptiste Larrivé. Né en 1875, ce sculpteur est élève à l'École des Beaux-Arts de Lyon de 1890 à 1896 puis à l'École des Beaux-Arts de Paris. Premier Grand prix de Rome en 1904 pour *Saint Jean-Baptiste prêchant dans le désert*, il est pensionnaire à la Villa Médicis de 1905 à 1910. Mobilisé dès le début de la Première Guerre mondiale comme brancardier, il est détaché en juillet 1916 auprès de l'établissement « Documents et archives de la guerre » où il travaille aux côtés des peintres Ferdinand Fargeot (1880-1957) et Paul Prévôt (1879-1961). En effet, le Service de santé militaire a fait appel à des artistes pour illustrer l'exercice de la médecine au front.

Jean-Baptiste Larrivé réalise donc différentes sculptures en plâtre ou en cire teintés dont trois bas-reliefs tel *Médecine curative*, placé au-dessus de la porte d'entrée de l'amphithéâtre Lévy de l'École du Val-de-Grâce. Ses statuettes ont vocation à présenter les personnels sanitaires dans leurs uniformes : médecins, infirmières, brancardiers. Elles sont aussi des portraits très vivants de certaines figures présentes au Val-de-Grâce à l'époque où Jean-Baptiste Larrivé y travaille, parmi lesquels le médecin principal Jacob, le

professeur Latarjet ou Madame Maistre, infirmière du Secours aux blessés. Il produit enfin des maquettes, ou dioramas, dans lesquelles il donne toute la mesure de son talent et de sa sensibilité : vraisemblablement inspirées de ses actions au front et de ses observations, elles représentent avec un grand réalisme le quotidien des personnels sanitaires en première ligne et témoignent des soins apportés aux blessés dans l'urgence et l'horreur de la guerre (fig. 1, 2 et 3). Jean-Baptiste Larrivé est démobilisé au début de l'année 1919. Il prend

alors la direction de l'École des Beaux-Arts de Lyon et réalise de nombreuses œuvres religieuses, plusieurs monuments aux morts et bâtiments en collaboration avec différents architectes. Il meurt le 20 mars 1928.

*Florence LE CORRE
Conservateur du patrimoine,
musée du Service de santé des Armées*



*Débarquement de blessés d'un train sanitaire improvisé,
Jean-Baptiste Larrivé, 1916. © Musée du SSA,
Val-de-Grâce, Paris, et O. Farret*



*Arrivée de blessés au poste de secours, Jean-Baptiste Larrivé, 1916.
© Musée du SSA, Val-de-Grâce, Paris, et O. Farret*



Intérieur d'un poste de secours en première ligne, Jean-Baptiste Larrivé, 1916.

© Musée du SSA, Val-de-Grâce, Paris, et O.Farret

- **Les journées du patrimoine des 19 et 20 septembre 2020**

Malgré l'incertitude sanitaire et en l'absence de publicité, 1700 visiteurs ont franchi le grand portail de la cour d'honneur du Val-de-Grâce. Munis d'un livret de visite qui retrace ce haut lieu d'histoire, ils ont admiré l'ensemble conventuel et arpenté les salles du musée, s'imprégnant de l'action du Service de santé des armées depuis plus de trois siècles. Terminant la visite par l'église, joyau de l'architecture du Grand Siècle, de nombreux visiteurs se sont arrêtés au stand de l'AAMSSA. Le MGI(2s) Farret, président de l'AAMSSA, remercie le colonel Pierre Linon, le PCS Christophe Renard, le MCS Jean-Dominique Caron et le CDCS Jean-Paul Mathieu, membres du CA, pour leur présence à mes côtés durant ces journées.



De gauche à droite : O. Farret, Jean-Paul Mathieu,
Jean-Dominique Caron

- **Acquisition par l'AAMSSA d'un objet au profit du musée**

L'AAMSSA vient de faire l'acquisition pour le musée du SSA de cet ensemble en alliage de plomb de la Manufacture historique des soldats de plomb. Mesurant 40 cm de long, il représente une "ambulance" attelée de quatre chevaux et une équipe chirurgicale avec son matériel rangé dans le caisson connu sous le nom de "Wurst" du baron Percy.



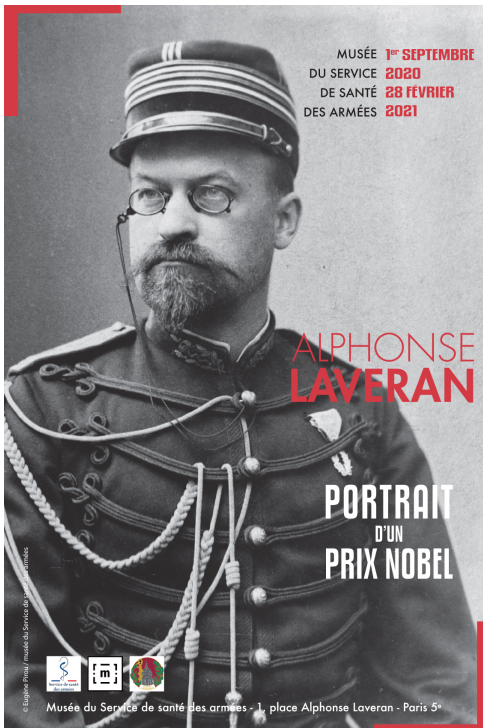
*L'acquisition récente de l'AAMSSA au profit du musée du SSA
(cliché d'Olivier Farret ; l'objet mesure 40 cm)*



N° 167. **Maquette du Wurst de Pierre-François Percy.**
Réalisée à partir du caisson d'artillerie de Gribeauval et présentée aux généraux de l'armée du Rhin le 11 nivôse an VII (22 décembre 1798), il pouvait transporter jusqu'au milieu des combats, huit chirurgiens et leurs aides, les bandages et la charpie nécessaires au traitement de 1 200 blessures, tandis que des brancards destinés à la relève des blessés étaient suspendus sous le chariot.
MSSA. MH. 3046.

*La Wurst actuellement présente dans les vitrines du musée
(photographies d'Olivier Farret)*

- Les expositions en cours... de prolongation

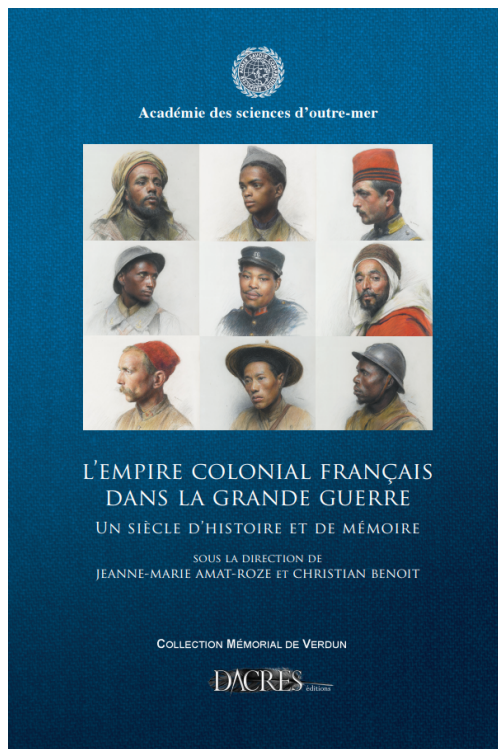


PALUDISME L'ENGAGEMENT DU SERVICE DE SANTÉ DES ARMÉES

MUSÉE DU SERVICE
DE SANTÉ DES ARMÉES



Ouvrage à paraître



Fruit d'une exceptionnelle coopération scientifique, l'ouvrage *L'Empire colonial français dans la Grande Guerre. Un siècle d'histoire et de mémoire*, dirigé par le Pr-Dr (émérite) Jeanne-Marie Amat-Roze et le Lt-cl[®] Christian Benoit, rassemble cinquante auteurs civils et militaires, universitaires, chercheurs, médecins et conservateurs. Cinq thèmes, objets d'un colloque annuel, sont abordés : Mobiliser ; Produire ; Soigner ; Se révolter, résister ; Honorer, commémorer. Parmi les auteurs pour le thème *Soigner* : « Le soutien médical des contingents d'outre-mer dans la Grande Guerre », citons Jean-Louis Blanc, Olivier Farret, Jean-Jacques Ferrandis, Louis Armand Héraud de l'AAMSSA, et proches de l'association ou du SSA, René Migliani, Jean-Marie Milleliri, et Marc Morillon.

Association des amis du musée du Service de santé des armées (AAMSSA)
1, place Alphonse Laveran, 75005 Paris- 0140514171- aamssa@gmail.com

Assemblée générale portant sur l'exercice 2020

L'Assemblée générale portant sur l'exercice 2020 de l'AAMSSA se tiendra statutairement
le mercredi 27 janvier 2021, à 14H 30, dans l'amphithéâtre Rouvillois
de l'École du Val-de-Grâce.

(si, d'ici-là, les conditions sanitaires devaient en faire reporter la tenue, les adhérents en seraient informés
sur le site internet de l'AAMSSA : www.aamssa.fr ou par courriel: aamssa@gmail.com)

Après les propos liminaires du médecin général Éric-Marie Kaiser, directeur de l'École du
Val-de-Grâce et du musée, puis du Médecin général inspecteur (2s) Olivier Farret, président de l'association,
seront abordées les questions à l'ordre du jour.

- 1- Rapport moral (CI (h.) JP Capel, secrétaire général)
- 2- Rapport financier (MGI (2s) Daniel BEQUET, trésorier) : approbation des comptes de l'exercice
2020, vote du budget pour l'exercice 2021 et vote sur le montant de la cotisation 2022.
- 3- Comité d'histoire du SSA (MGI (2s) R.Wey, président du comité)
- 4- Activités du musée (Madame M. Périssère, conservateur)
- 5- Élections pour le renouvellement du conseil d'administration *
- 6- Questions diverses
- 7- Proclamation et remise du Prix d'histoire de la médecine aux armées.

L'assemblée générale sera suivie d'une conférence
par le MGI (2s) Olivier Farret

« Les monuments aux morts de la Grande Guerre »

Seuls les membres à jour de leur cotisation 2020 pourront prendre part au vote

*Les candidatures seront reçues par le secrétaire général jusqu'au 10 janvier 2020.

Paris, le 2 novembre 2020
MGI (2s) Olivier Farret, président

*Fichet à détacher ou photocopier et retourner au siège de l'AAMSSA
ou à numériser et envoyer par courriel à aamssa@gmail.com*

Bon pour pouvoir

Je soussi-
gné.....

.....
auto-
rise.....

.....
à me représenter et à prendre part, en mon nom, aux votes lors de l'assemblée générale de l'Association des
amis du musée du Service de santé des armées qui se tiendra
le 27 janvier 2021, amphithéâtre Rouvillois , Ecole du Val –de- Grâce à Paris.

Fait à....., le.....
Signature précédée de « Bon pour pouvoir »